

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 décembre 1776

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 décembre 1776, 1776-12-30

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/2034>

Copier

Informations sur le contenu de la lettre

Incipit Si je ne respectais les occupations de Votre Majesté...

Résumé S'est remis à la géométrie. Mme Geoffrin. France superstitieuse, Inquisition à Cadix, publication des bulles de Paul IV et Pie V, condamnation d'un noble espagnol. La Bible enfin expliquée, Volt. inquiété, que Fréd. II intervienne en déclarant ses aumôniers auteurs du livre. Exemple d'un octogénaire guéri de la goutte. Félicitations pour le nouveau prince de Prusse. Vœux de santé.

Justification de la datation Non renseigné

Numéro inventaire 76.79

Identifiant 880

NumPappas1594

Présentation

Sous-titre1594

Date1776-12-30

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 179, p. 63-65

Lieu d'expéditionParis

DestinataireFrédéric II

Lieu de destinationPotsdam

Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « à Paris »

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss xxv, 179, pp. 63-65
30 décembre 1776 D'Alembert à Frédéric II

Pages 159,
Inr. 880

179. DE D'ALEMBERT.

Paris, 30 décembre 1776.

Sire,

Si je ne respectais les occupations de Votre Majesté presque autant que sa personne, si je ne savais qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiaades ou mes sottises, les lettres que je prends la liberté de lui écrire seraient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le soient déjà que trop, tant celles que V. M. a la bonté de me répondre me remplissent de consolation. Je commence à sentir plus efficacement l'effet des conseils qu'elle a bien voulu me donner; je me suis remis à la géométrie, que j'avais comme abandonnée depuis longtemps, et j'en éprouve l'effet le plus salutaire. Ma vie n'est pas délicieuse, il s'en faut beaucoup; mais elle commence à être tolérable, et j'espère que le temps, l'étude, et surtout le bonheur de voir bientôt V. M., m'aideront à supporter mon existence. Celle de la pauvre madame Geoffrin, à laquelle V. M. veut bien s'intéresser et par rapport à moi, qui l'aime tendrement, et par rapport à elle, qui en est bien digne, cette existence, Sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paraît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée; car il lui serait bien amer, si sa sensibilité morale avait toute son énergie, d'être privée, dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh! que V. M. a bien raison de dire que la France, avec tous les philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits messieurs se donnent les airs de dédaigner, ne sont pas à beaucoup près aussi sots que nous! Je ne vois que les Espagnols à qui nous cédions les honneurs du pas en fait de mortise religieuse. Que dit V. M. de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solennelle et brillante que l'inquisition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple, qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, criait : *Viva la fe di Dios!* du gouvernement qui la

souffre, de la publication que les impénitents ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, *sans excepter le souverain*, du roi d'Espagne, qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise? On assure que ce tribunal exécrable reprend toute sa vigueur et toute son activité, et qu'un seigneur espagnol^a très-considerable est déjà condamné, par grâce spéciale, à une prison perpétuelle, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne plusieurs cantons de son malheureux pays. Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne sais comment, et je ne sais où, un ouvrage assez curieux, intitulé : *La Bible enfin expliquée et commentée par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le roi de P.* Vous devinez, Sire, qui est ce roi-là. On s'est avisé, je ne sais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire était le sacristain de ces aumôniers,^b et on ajoute que nosseigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la Sainte-hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit expliquée par des hérétiques, veulent brûler solennellement cette explication, qui n'en sera pas meilleure, et sont assez malintentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. V. M. ne pourrait-elle pas lui rendre le service de faire dire par son ministre au premier président et aux gens du Roi que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses aumôniers, qui se sont amusés à cette besogne pour soulager l'oisiveté profonde où V. M. les laisse? Elle feraît par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philosophie lui aurait une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si longtemps.

Je désire beaucoup d'apprendre quelles ont été les suites de l'échappée de V. M., et de l'abbes qui en a été la fin. Je connais un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui était fort tourné de la goutte, et qui depuis deux ans n'en entend plus parler.

^a Don Pablo Olivides.

^b Voltaire est en effet l'auteur de *La Bible enfin expliquée*, qui se trouve dans ses *Oeuvres*, édit. Béchet, t. XLIX. Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 22 octobre 1775, t. XXIII, p. 384 de notre édition.

après avoir eu, comme V. M., des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh! combien je désirerais que V. M. éprouvât le même soulagement, et combien je serais flatté de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau prince^a dont votre auguste maison tient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire les vœux ardents que je fais pour votre conservation et votre bonté pendant l'année où nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les sentiments de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai toute ma vie, etc.^b

180. A D'ALEMBERT.

Le 25 janvier 1777.

Je suis bien aise d'apprendre par vous-même que vous commen-
rez à pouvoir vous occuper de la géométrie; la forte application
que les calculs demandent accoutume insensiblement l'esprit à
occuper d'autres sujets que de ceux qui causent la douleur, et
le temps achèvera le reste. Je me flatté que le voyage que vous
avez dans nos contrées obotrites sera avantageux à votre santé;
c'est une diversion de plus qui pourra affaiblir les profondes im-
pressions que le chagrin avait laissées dans votre âme. Pour moi,
c'est un plaisir sensible de vous voir. Nous philosopherons,
nous métaphysiquerons ensemble; mais en même temps vous de-
vez vous attendre que nous bannirons de la conversation toutes
ces idées lugubres qui faneraient les roses et les fleurs de nos
musements.

^a Frédéric - Paul-Henri, fils du prince Ferdinand, né le 29 novembre 1776,
et le 1^{er} décembre de la même année.

^b Voyez t. XXIII, p. 393.